

témoignait et à la sincérité desquels j'eus le tort de croire, m'avaient gagné. Je pensais pouvoir sans danger l'opposer à Antoine, qui me semblait alors le plus dangereux ennemi de la liberté de Rome. Octave m'a sacrifié à son ambition : il s'est allié à Antoine et à un autre scélérat, Lépide. Le prix de cet odieux marché a été la tête de quiconque était, soit comme citoyen, soit comme homme privé, l'ennemi de l'un des triumvirs. Des misérables sont venus me chercher jusque dans ma retraite pour m'égorger ; j'avais arraché l'un d'eux à une accusation de parricide. . .

DÉM.—Avez-vous gardé au moins l'espoir que votre mort serait vengée et que Rome recouvrera bientôt sa liberté ?

CIC.—Non ; comme à Athènes, à Rome, la liberté mourante avait conservé bien peu de défenseurs.

DÉM.—Notre situation était pourtant bien différente. J'avais à combattre un roi étranger, et mes concitoyens, par mollesse autant que par imprévoyance, étaient disposés à le laisser s'emparer de toute la Grèce sans tenter aucun effort. Il fallait, à chaque nouvelle conquête de Philippe, secouer l'apathie des Athéniens. Et cela était d'autant plus difficile que certains orateurs vendus à l'étranger, comme Eschine, flattaient tous les défauts du peuple, afin de l'énerver et de le mieux préparer à la servitude.

CIC.—Que de fois la défaite des troupes que vous étiez parvenu à réunir et à lancer contre Philippe ne sembla-t-elle pas démentir la sagesse de vos conseils ! Mais, loin de vous décourager, ces échecs ne faisaient que vous stimuler. Le danger de la patrie avivait, enflammait votre éloquence, et alors vos concitoyens, reconnaissant qu'entre Philippe et la Grèce la lutte devait être sans trêve ni merci, s'écriaient : " Oui ! il faut combattre Philippe sans relâche ! " Le souvenir de vos attaques si impétueuses contre l'ennemi de la Grèce est encore si vivant que naguère, quand je parlais contre Antoine, on donna à mes discours le nom de *Philippiques*. Cependant je sentais moi-même combien ils étaient au-dessous des vôtres ; on n'y trouvait ni cette force de dialectique, ni cette vigueur d'expression grâce auxquelles, lorsque vous parliez, Philippe était là, devant chacun de vos auditeurs, debout et menaçant !

DÉM.—Ne méconnaissez donc pas votre propre mérite. Croyez-vous que je n'aie pas admiré ces magnifiques plaidoyers que vous avez prononcés soit pour Roscius d'Amérie, alors que Sylla était encore tout puissant ; soit pour Milon, attaqué par les partisans du tribun Clodius, votre ennemi personnel ; soit contre